



GAUDIBERT, Pierre.
Georges, Leon né le
3 mars 1928

1946-1950 / Etudes de
philosophie et d'eth-
nographie à l'univer-
sité de Lyon.

1951-1954 / Etudes
d'histoire de l'art à
l'université de Paris/
Journalisme.

1955/Attaché des mu-
sées d'art et d'his-
toire de la ville de
Paris.

1967/Conservateur ad-
joint au Musée d'Art
Moderne de la ville de
Paris / Création de
l'A.R.C. / "la fureur
poétique" et "le Mon-
de en question".

1968 / "L'air et les
structures gonfla-
bles" / "Rauschenberg"
"Biennale internatio-
nale de la jeune estam-
pe".

1969/"Distances"/"De-
wasne" / "Soto" / "Gré-
monini".

1970/"Adami"/"Fonta-
na" / "3° Biennale in-
ternationale des Gale-
ries pilotes" / "War-
hol".

1971 / "Alternative
Suédoise".

assez rapidement, fin 1967, Ani-
mation, Recherche, Confrontation ;
A.R.C. en constitue le sigle.
Au début, c'était simplement un
espace délimité à l'intérieur du mu-
sée, qui bénéficiait, d'une part, de
salles d'exposition, d'autre part,
d'une ancienne salle transformée
sommairement en lieu de débat,
de discussion ; peu à peu, elle fut
relativement équipée comme local
polyvalent où pouvaient se manifes-
ter d'autres tentatives artistiques
que les arts plastiques : théâtre,
danse et projections cinématogra-
phiques.

Opus : Nous sommes en octobre
1971 ; quel est le bilan de cette
activité ?

P.G. : Sur le plan essentiellement
des arts plastiques, nous pouvons
tirer de notre expérience un bon
nombre d'indices positifs. Avec
d'autres organismes, nous avons
contribué à stimuler un certain ré-
veil de la vie artistique parisienne ;
cela s'exprime par l'idée que, de
nouveau, cela « bouge » à Paris.
Par conséquent, un lieu vivant a
pu se développer malgré difficul-
tés et contradictions, et a pu, en
liaison avec d'autres organismes, le
C.N.A.C. notamment, embrayer sur
des situations nouvelles à Paris.

Opus : De quelle manière cela s'est-
il manifesté ?

P.G. : Sous plusieurs formes ; d'une
part, en permettant à Paris de rece-
voir des expositions itinérantes
conçues à l'étranger et qui, dans
les années antérieures, n'y trou-
vaient aucun point de chute ; ces
points sont aujourd'hui nombreux.
D'autre part, en constituant, avec
le potentiel des artistes actifs à
Paris, des expositions de groupes,
thématiques ou bien individuelles,
qui permettent de montrer au public
l'art-vivant — en train de se faire.
On a également permis à des jeun-
es artistes, qui n'avaient jamais pu
bénéficier d'exposition individuelle,
de rencontrer les publics, soit au
début sous forme de « l'Atelier au
Musée », soit maintenant sous
forme de « Première Rencontre ».
Enfin, cela a donné à la commu-
nauté artistique parisienne un lieu
où elle pouvait s'exprimer et se
rencontrer.

Mais les événements, les contrain-
tes politiques, ont fait que ce der-
nier point est le plus menacé, sans
pour autant qu'existe un autre lieu
qui puisse appartenir en propre
aux artistes. Encore un autre point
négatif par rapport à nos inten-
tions : l'un de nos objectifs était de
multiplier les rencontres, les con-
frontations entre publics et artistes.
Or, ce que nous avions pas mal
développé dans les années 1967
s'est ralenti pour deux raisons : une
certaine usure de la « parole prise »
au fur et à mesure du reflux de
Mai 68, usure et difficulté de tous
les débats, et une certaine lassitude
de la part de l'équipe d'ani-
mation en raison de la grande mobi-
lisation de temps et d'énergie que

suppose une telle activité. (Nous
ne sommes que trois pour les arts
plastiques.) Il faut donc bien sou-
ligner que notre souhait serait de
considérer l'A.R.C. comme un lieu
en perpétuel mouvement, une sorte
de lieu de passage assez bruyant,
encombré d'objets, où tout le
monde parle, s'explique, se ren-
contre (je pense à « l'agora » ou
encore à la grande place de Mar-
rakech). Pour l'instant, nous som-
mes, hélas ! obligés de retomber
dans des structures convention-
tionnelles, faute de personnel et de
crédits.

Opus : Difficultés aussi, du fait qu'à
certains égards votre position est
considérée comme celle d'un
« otage » ?...

P.G. : « Otage », dans la mesure où
l'on est abcès de fixation, où l'on
cristallise dans un lieu clos un cer-
tain nombre de tensions, d'enthou-
siasmes, de contestations, qui ne
s'expriment pas alors au-dehors ;
par conséquent, on permet à un
public donné une fête limitée et
partielle de type « soupape de
sûreté ». C'est un lieu bien plus
tolérant que d'autres, privés ou
publics, la rue par exemple. La
contradiction vient de ce que cet
espace, dans la mesure où il est
lieu d'expression de l'actualité,
peut être un lieu de contestation du
système, mais en même temps, du
fait que cette contestation reste
bloquée à l'intérieur de l'enceinte,
elle est institutionnalisée et rela-
tivement désamorcée.

Opus : Comment, à partir de ces
expériences, définiriez-vous le « mu-
sée de l'avenir », ou tout autre lieu
dans lequel s'exercerait une acti-
vité dite culturelle ?

P.G. : Il me semble que dans l'ave-
nir, ce qui existe maintenant sous
forme de scission entre les mu-
sées ou les sections qui conservent
les œuvres modernes et les orga-
nismes qui font une promotion de
l'art expérimental va s'accroître.
Il y aura ainsi toute une branche
conservation rejetée vers les mu-
sées d'art traditionnels où les
œuvres de la première moitié du
vingtième s'intégreront, par exem-
ple, au Louvre ou au « Jeu de
Paume » (en imaginant aussi des
formules nouvelles d'enregistre-
ment de cette mémoire collective).
D'autre part, seront créés des lieux
plus indifférenciés où se manifes-
teront dans le présent les pratiques
artistiques contemporaines.
En ce sens, l'A.R.C. voudrait être
une sorte d'embryon, de préfigura-
tion d'un lieu à venir, qui pourrait
être d'ailleurs complètement disso-
cié d'un musée, où pourraient libre-
ment se confronter toutes les pro-
positions artistiques conçues
comme des propositions de vie
nouvelle. A condition évidemment
que ce lieu ne soit pas un ghetto
placé par sa situation hors de
toute facilité d'accès ou dans un
contexte résolument hostile.